



HAL
open science

L'image de Rome dans la bande dessinée

Claude Aziza

► **To cite this version:**

Claude Aziza. L'image de Rome dans la bande dessinée. *Revue des études anciennes*, 2017, 119 (1), p. 181-195. hal-01948371

HAL Id: hal-01948371

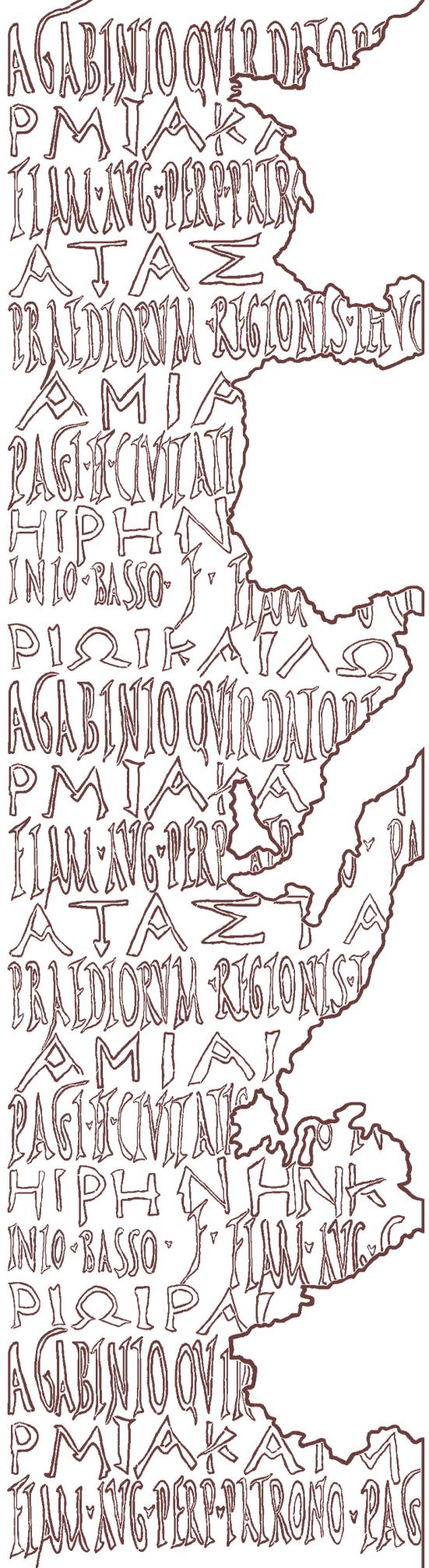
<https://hal.science/hal-01948371>

Submitted on 23 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



REVUE DES ETUDES ANCIENNES

TOME 119
2017 - N°1

Claude AZIZA*

L'IMAGE DE ROME DANS LA BANDE DESSINÉE
(1946-2016)

Le lecteur trouvera ici le premier article d'une série qui se propose de faire l'histoire d'une autre Antiquité, que je nommerais volontiers « imaginaire », voire « fantasmatique ». Depuis quelques décennies, en effet, partout en Europe, mais surtout en France – raison linguistique oblige – on a vu s'opposer – nouvelle querelle des Anciens et des Modernes – deux conceptions de l'étude de l'Antiquité. Fausse querelle bien entendu : rien ne saurait remplacer l'étude sérieuse et approfondie, qui passe par la connaissance de la langue, de la littérature, de l'histoire, de la civilisation des sociétés antiques. Mais à une époque, la nôtre, qui voit – étonnant paradoxe – l'étude du latin et du grec décliner inexorablement, alors que fleurissent les romans historiques, les films à grand spectacle et les bandes dessinées, il est permis de s'interroger sur de nouvelles procédures qui permettront d'allier le sérieux au ludique et de faire un va et vient constant entre le rêve et la réalité, pour le plus grand bien de cette dernière.

Il est temps de réconcilier les deux Antiquités et de montrer – autant que faire se peut – que la rigueur universitaire n'est pas incompatible avec l'apparente fantaisie du sujet.

Mots-clés. – Civilisation antique, bande dessinée, Antiquité imaginaire, histoire ancienne, réception de l'Antiquité.

* Historien de l'Antiquité fantasmatique, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III ; claudio.aziza@laposte.net

Ainsi donc des années de pratique dans l'enseignement de la langue et de la littératures latines à la Sorbonne Nouvelle, Paris III m'ont permis de constater que leur indispensable étude gagnait beaucoup à être accompagnée des productions fictionnelles. Qu'il était nécessaire d'analyser et de regrouper dans un petit Guide¹. Pour exploiter au mieux les innombrables ressources, souvent méconnues, que nous offrent ces impertinents greffons que sont romans, films, bandes dessinées, voire chansons ou publicités.

J'ai choisi de commencer par la bande dessinée (nommée ici désormais : BD) pour deux raisons : la première, c'est qu'aujourd'hui, la majeure partie de la production fictionnelle antiquisante s'est réfugiée dans la BD, la seconde, c'est que ce fut longtemps la parente pauvre – souvent méprisée – de cette fiction. Devant l'ampleur du sujet, j'ai préféré, dans un premier temps, le centrer sur Rome. Le texte qui suit emprunte de larges éléments à la nouvelle édition, revue et complétée, de mon *Guide de l'Antiquité imaginaire*².

1948 – LES HÉRITIERS DE VERCINGÉTORIX : ALIX, ASTÉRIX, TARANIS

C'est le 16 septembre 1948 que les lecteurs belges du journal *Tintin* purent lire, dans le numéro 38, 3^e année, la première aventure d'Alix : *Alix l'Intrépide*, par Jacques Martin. Les Français, eux, durent attendre jusqu'au 28 octobre le numéro un de l'édition française.

Un général romain victorieux qui entre dans une cité vaincue, un jeune garçon trop curieux qui, s'appuyant sur une balustrade, fait tomber des blocs de pierre sur le cortège. Cela ne vous rappelle donc rien ? C'est le début de *Ben-Hur*, que le cinéma, après le roman³, avait, en 1948, illustré déjà par deux fois, en 1907 et en 1925, et que J. Martin, à son tour, voulait mettre en images. Juda Ben-Hur est ici un jeune Gaulois, devenu, à la suite du meurtre de son père, un chef de tribu, esclave dans la cité parthe de Khorsabad, assiégée, en cette année 53 av. J.-C., par les troupes du triumvir Crassus. Il y reviendra d'ailleurs – rappel nostalgique de ses débuts ? – en 2006 dans *C'était à Khorsabad*. Ce premier épisode est, sans doute, l'un des plus mal composés, l'improvisation y règne, J. Martin prenant son bien au cinéma (la course de chars, le combat de gladiateurs) dont il imite parfois jusqu'aux plans. Mais, peu à peu, le personnage prend de l'ampleur, sa personnalité s'affirme. Adopté par un riche patricien romain (encore un souvenir du roman de L. Wallace), Alix, Gaulois de naissance, mais Romain de cœur, va sillonner le monde du premier siècle avant notre ère : il est devenu, peu ou prou, le messager, voire l'agent secret, de César, dont il a pris le parti contre Pompée.

Si, dans les trois premiers albums, J. Martin, à la fois scénariste et dessinateur, semblait suivre les voies du roman populaire, avec traître obligé, l'infâme Arbacès qui, même lorsqu'on le croit mort, réapparaît au bon – ou au mauvais – moment (on le retrouve encore tout fringant

1. *Guide de l'Antiquité imaginaire. Roman, cinéma, bande dessinée*. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, Les Belles Lettres, Paris 2016.

2. Avec l'aimable autorisation des éditions Les Belles Lettres.

3. L. WALLACE, *Ben-Hur : A Tale of the Christ*, New York 1880.

dans un des derniers albums de la série⁴), peu à peu, l'histoire prend le dessus. Alix va lutter contre des Gaulois rebelles, conduit par un tribun romain ivre de pouvoir⁵, des Étrusques⁶ ou des Grecs⁷ soucieux de recouvrer leur grandeur passée, des Égyptiens qui s'accommodent mal de la main mise de Rome sur leur pays⁸, des Africains rétifs à la colonisation⁹, des Carthaginois qui veulent leur revanche¹⁰, des Ibères qui défendent leur indépendance¹¹ ; sur fond de grandeur romaine dont le jeune homme se sent dépositaire, au nom d'un idéal de civilisation qui s'exprime, ici ou là, par le refus de la violence, le souci de soulager les humbles et de secourir les opprimés. Peu à peu, cependant, le cadre s'élargit : Alix commence à explorer des contrées mal connues : la Germanie¹², Troie¹³, Babylone¹⁴, lieux hautement symboliques, s'il en est. J. Martin n'hésite pas à entraîner son lecteur jusqu'en Chine¹⁵.

Mais les nécessités de l'exotisme ne font pas oublier les événements politiques : il faut réprimer une révolte d'esclaves¹⁶, s'opposer, la mort dans l'âme, à Vercingétorix¹⁷, contrer diplomatiquement les desseins tortueux de la belle Cléopâtre¹⁸ ou, tout aussi diplomatiquement, lui donner un coup de main à l'occasion¹⁹.

Pour l'aider dans ses rudes travaux, le jeune homme a un jeune compagnon, Enak. Il est moins âgé qu'Alix, son teint brun se marie bien à la blondeur de celui qui s'est institué son protecteur. Capricieux, jaloux, parfois délicieusement câlin, Enak, dont les formes alanguies attendrissent l'œil du lecteur, lorsqu'il se repose dans le plus simple appareil auprès d'Alix, Enak donc a réussi à faire échouer tous les assauts féminins qu'a dû subir le séduisant Gaulois. Il n'a pu, hélas, face à la divine Cléopâtre, qu'opposer une moue boudeuse devant des ébats dont la forme ne fait aucun doute...

Plus important que ces amours de papier est l'ancrage idéologique dans une réalité dont on se demande parfois si elle est bien du I^{er} siècle avant J.-C. ou, au contraire, du monde actuel. Car ce vieux chef qui justifie si piteusement les otages qu'il a dû livrer aux envahisseurs au nom d'un moindre mal²⁰ n'évoque-t-il pas les lâches allégations de la collaboration pétainiste ?

4. *La Chute d'Icare*, 2001.

5. *Iorix le Grand*, 1972.

6. *Le Tombeau étrusque*, 1968.

7. *Le Dernier Spartiate*, 1967.

8. *Le Prince du Nil*, 1973.

9. *Le Dieu sauvage*, 1969.

10. *Le Spectre de Carthage*, 1976.

11. *L'Ibère*, 2007.

12. *Les Barbares*, 1998.

13. *Le Cheval de Troie*, 1988.

14. *La Tour de Babel*, 1981.

15. *L'Empereur de Chine*, 1983.

16. *Le Fils de Spartacus*, 1975.

17. *Vercingétorix*, 1985.

18. *Ô Alexandrie*, 1996.

19. *Le Fleuve de jade*, 2001.

20. *Les Proies du volcan*, 1978.

Et ces officiers romains coupables d'avoir massacré les habitants d'un village conquis²¹ ne renvoient-ils pas, en pleine guerre d'Algérie (l'album paraît en 1959), à d'autres soldats ? D'ailleurs, dans *Le Dieu sauvage*, le mot de passe des sentinelles romaines n'est-il pas « le glaive et la charrue » (*ense et aratro*), la devise du maréchal Bugeaud ? On pourrait multiplier les exemples : Alix évolue dans un monde de bulles où la politique contemporaine pointe derrière la fiction gallo-romaine.

Dans cet univers viril où les femmes sont sacrifiées, sauf si la dignité royale leur donne une aura toute masculine, Alix représente bien l'adolescent des années 1950, tel que *Tintin* et *Spirou* le montraient à leurs lecteurs. Et les lectrices devaient se contenter – avec joie, sans doute – de *Fillette* ou de *Lisette*. Aujourd'hui Alix a vieilli, il a acquis une indéniable maturité, son caractère s'est affermi, tout comme ses goûts. On le retrouve désormais, honorable sénateur, mais toujours fringant, sous la plume de Valérie Mangin, dans *Alix Senator*. Ses aventures de jeunesse continuent aussi toutefois, elles n'ont pas pris une seule ride. Tant les septuagénaires et les octogénaires d'aujourd'hui sont ravis de retrouver leurs émotions enfantines...

En est-il ainsi des sexagénaires qui, le 25 octobre 1959, virent apparaître, dans un nouvel illustré, *Pilote*, un drôle de bonhomme, du nom d'Astérix ? Les parents du petit Gaulois, René Goscinny, le scénariste, et Albert Uderzo, le dessinateur, n'en étaient pas à leur coup d'essai. Celui-ci avait dessiné, en 1946, pour le journal *O.K.*, un duo comique : Aris Buck, petit bonhomme minuscule coiffé d'un casque aux ailes de fer, et son partenaire, un athlète qui se prénomme Fiston. Celui-là écrit, depuis 1955, les scénarios du *Lucky Luke* dessiné par Morris, et où abondent les pastiches et les références à l'univers du western. Depuis peu les deux gaillards font équipe : ils viennent de créer, en 1958, *Oumpah-Pah le Peau-Rouge*, qui évoque le temps de la colonisation de l'Amérique du Nord. Ils cherchent donc, pour le nouveau journal, un personnage bien français. Leur choix se porte d'abord sur Renard, le héros du fameux *Roman*. Hélas ! Il vient d'être traité. Il faut donc trouver – en catastrophe – un héros sympathique et bien de chez nous. Vercingétorix est bien placé, mais son caractère un peu trop historique risque de brider l'imagination. On lui préfère un héros imaginaire, Gaulois lui aussi.

Mais loin de l'archétype de l'athlète antique qui venait d'envahir les écrans, sous les traits de Steve Reeves-Hercule²², les compères choisissent un petit bonhomme sans âge, à la laideur amusante et au caractère acide, flanqué d'un bon gros, placide, mais costaud, Obélix. Bref, des antihéros. Ils formeront un couple invincible grâce à une potion magique concoctée à base de gui par le druide Panoramix. Le tout sous l'œil, attendri, mais viril, du chef Abraracourcix dont le barde Assurancetourix chante les exploits. Tous ces Gaulois sont retranchés dans un petit village, en Bretagne, au bord de la mer, ce qui est plus commode pour faire voyager nos héros. Tout autour de cet avatar anonyme d'Alésia, dans la Gaule occupée, les Romains s'agitent,

21. *La Griffe noire*, 1959.

22. *Les Travaux d'Hercule (Le fatiche di Ercole)* réalisé par P. FRANCISI sorti en 1958.

bâtissent, commercent, apportent les bienfaits (?) d'une civilisation dont nos irréductibles défenseurs du désordre ancien ne veulent pas. Aussi passent-ils leur temps à rosser du Romain et à contrarier les desseins du colérique et autoritaire César.

Succès immédiat, extraordinaire, incompréhensible pour les auteurs eux-mêmes. Que consacre, le 1^{er} février 1965, l'envoi du Gaulois vers les astres : le satellite que la fusée française Diamant vient de mettre sur orbite, ce satellite qui symbolise à la fois l'indépendance recouvrée²³ et la fierté nationale restaurée, a été nommé « Astérix ». Un an plus tard, en septembre 1966, la Une de *L'Express* mettait sur le même plan le retentissement du discours de Phnom-Penh du général de Gaulle et le foudroyant succès du huitième album d'Astérix, *Astérix chez les Bretons*, lancé le 31 août, jour du fameux discours : 600 000 exemplaires épuisés en moins d'une semaine, du jamais vu. Belle escalade pour une série dont le premier album s'était vendu à 6000 exemplaires ! Que d'honneurs pourtant pour un petit bonhomme à l'humour certes souvent délicieux, parfois calembourcier, toujours hilarant, qui est devenu aujourd'hui, après la disparition de Goscinny, une « franchise » plus commerciale qu'artistique, dans des récits dont, parfois, la médiocrité frise la nullité.

Dès lors, l'univers des bulles engendra d'étranges Gaulois qui, tous, tentèrent, mais en vain, de ravir la palme à Astérix : Aviorix dans *Heroic-Albums*, Rock l'invincible, un Celte, dans *Hurrah ! Magazine*, Olac le gladiateur dans des fascicules. Plus tard, en 1980, Anaël n'eut droit qu'à un seul album, les Gaulois de la série *Jugurtha*, en 1977, restèrent cantonnés dans un rôle marginal, ceux de *L'Histoire de France en bande dessinée*, en 1976, redistribuée en 2008, durent très vite céder leur place aux Francs.

En fait, à part Alix, qui continua de vivre et de prospérer, un seul autre Gaulois rivalisa vraiment, durant quelques années, avec Astérix : Taranis, création, en 1976, du journal *Vaillant*, devenu *Pif Gadget* depuis 1969. *Vaillant*, était le pendant pour la jeunesse de *l'Humanité*. Il s'était donné pour but de raconter l'histoire de la Résistance et de fournir aux jeunes lecteurs un contenu moins violent, plus humaniste, plus pacifiste que les autres illustrés.

Créer un héros gaulois impliquait, du moins dans l'optique du journal, de le faire participer activement à la lutte contre l'envahisseur romain. Ce que fera Taranis, un jeune Gaulois adolescent qui vit à l'époque de César et le combat. Dessinées par Raphaël Marcello, sur un scénario de Victor Mora, les aventures de Taranis débiteront le 6 décembre 1976, dans le numéro 404 de *Pif Gadget* et se termineront, au bout de 52 épisodes, dans le numéro 679, en mars 1982. Si l'on en croit le scénariste, Taranis devait d'abord se nommer Viridom, du nom gaulois Viridomar. Devant les réticences de la rédaction, il choisit un nom qui est celui d'une divinité gauloise. Taranis est, lui aussi, flanqué d'un robuste compagnon, le noir Yambo. Fils de paysan, il va devenir, malgré son jeune âge, le successeur de Vercingétorix qui lui a donné pour mission de continuer le combat. Là aussi, comme pour Alix et Astérix, le monde de Taranis renvoie aux réalités contemporaines et à l'histoire récente : on y exalte « la Gaule combattante », on arrête, après perquisition, un résistant. Dans une mise en images

23. La France a quitté le commandement intégré de l'O.T.A.N. en 1966.

où dominant les trois couleurs, bleu, blanc, rouge, le jeune Gaulois sait distinguer entre « les bons » Romains et « les mauvais ». Et seuls quelques collabos gaulois – bien cruels, il est vrai – troublent l’harmonie d’une Gaule mythiquement unie tout entière dans le même combat.

Alix ou la tentation de la collaboration, Astérix ou le vertige de l’indépendance, Taranis ou l’exaltation de la Résistance.

Puis finit le temps où la Gaule n’était censée intéresser que les collégiens ou les amateurs de calembours. En 1981, *L’Aigle de Rome*²⁴ se passait dans l’Espagne occupée par les Romains, au I^{er} siècle av. notre ère. En 1985, l’intrigue de *La Fille des Ibères*²⁵ est située en 110 av. J.-C. dans le sud de la Narbonnaise, sous occupation romaine. Mais c’est surtout la série *Vae Victis*²⁶, commencée en 1991, qui est la preuve de la nouvelle maturité du thème : son héroïne, une jeune Celte du nom de Boadicae (en hommage, on l’imagine, à la reine des Icènes, qui mène, en Bretagne, la révolte contre Rome, sous le règne de Néron), change le lecteur des jeunes Gaulois aseptisés. L’intrigue commence chez Crassus, à la veille de la Guerre des Gaules. Mais si l’évidente érudition n’arrive pas toujours à compenser la crudité de l’image, le soin apporté aux caractères, le rythme de l’intrigue et la richesse du scénario font de cette série une réussite éclatante. Ces Gaulois, on va les retrouver parfois sous la cuirasse du gladiateur, ce qui permet de combiner deux thèmes importants : la celtitude et la bravitude...

LES ANNÉES 1950 – SPARTACUS ET LES DAMNÉS DE L’ARÈNE

Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, Spartacus, héros de la résistance contre la tyrannie romaine, est mis en images dans les numéros 55-59, du 2 mai au 27 juin 1946 du journal *Vaillant* ; Parti Communiste oblige. Quelque temps après, le 20 janvier 1953, c’est au tour de *Spirou* de montrer le vaillant rebelle dans « Les Belles Histoires de l’oncle Paul ». On le retrouve dans *Pilote*, le 14 octobre 1965, et encore en 1974 dans la revue *Submarine*. Entre temps, *France Soir* avait, en 1953, ouvert sa BD au film de R. Freda et, en 1961, c’était au tour de celui de S. Kubrick d’être mis en images, d’abord aux USA, ensuite en France, en 1965. Cet intérêt qui ne s’est jamais démenti pour Spartacus, s’est étendu, au cinéma, à la télévision et dans la BD, aux gladiateurs en général. Mais ce qui est intéressant dans le cas de cette dernière, c’est qu’elle a couplé, souvent, Gaulois et gladiateurs.

Tout commence en 1948, avec *Ronco le gladiateur*, récit anonyme dans *Les Aventures mystérieuses*, numéro 29 du 25 juin 1948. Le héros de l’histoire, Ronco, évolue dans une province romaine non nommée, à une époque indéfinie. C’est un simple récit d’aventures. *Le Gladiateur-mystère*, paru, le 14 octobre 1953, dans les numéros 41 et suivants de *Tintin* a pour héros le trio : Bob, Bobette et M. Lambique, tous trois Belges et

24. J.-C. GAL.

25. F. BOILET, R. DURAND.

26. S. ROCCA, J.-Y. MILTON.

fiers de l'être. C'est une aventure parodique qui transporte le lecteur à la cour de Néron, personnage qui paraîtra souvent associé aux combats de l'arène. En 1955, Sirius commence la très intéressante série des « Timour » dont le principe est de raconter l'histoire d'un héros, qui se caractérise par sa chevelure rouge, à travers l'Histoire ; série très didactique, à la documentation impeccable, dont les numéros 3 à 8 se passent dans l'Antiquité, de l'Égypte à Attila. Le numéro 7, *Le Gladiateur masqué*, renvoie sans doute, en 1959, à la fois à M. Lambique et à Alix : il a l'originalité de raconter une histoire qui a lieu en 176, sous le règne de Marc-Aurèle, période alors peu représentée. Alors que deux histoires du journal *Hurrah*, parues, l'une en 1957, l'autre l'année suivante, avaient pour héros Clodius, un jeune Gaulois forcé de combattre dans le Colisée.

Mais le personnage le plus intéressant des années 1950 est le Gaulois Aviorix, créé en 1955, donc avant Astérix, dans le journal *Héroïc-Albums*. Aviorix est, comme Alix, le fils d'un chef de la tribu des Trévires, dans la Gaule du Nord (le journal s'adressant spécialement à la Belgique et à la France du Nord), sous l'Empire. Enlevé par les Romains, il est contraint de devenir gladiateur. Au bout de sept épisodes la série se termine. Elle se veut un hommage à la fraternité (Aviorix rencontre un « bon » Romain plein d'humanité) entre les peuples.

Ajax, lui, est un jeune Macédonien converti au christianisme et qui vit en Ibérie. Ce jeune colosse donne son nom à un illustré qui commence à paraître en 1964. Ajax, capturé par les Romains, est contraint, sous le règne d'un empereur imaginaire nommé ici Sylla, de se battre dans le Colisée, où sa force herculéenne fait merveille.

Mais la meilleure série reste, sans conteste celle d'*Olac le gladiateur*, qui commence en 1961, d'abord dessinée par des Anglais, puis par P. Dupuis. Olac, qui vit au temps d'Attila, est un Gaulois ami de Rome, une sorte d'agent secret à la recherche de complots contre l'Empire. On pardonnera au scénariste de l'avoir envoyé, dans le numéro 1, à Pompéi, disparue depuis quelques siècles... On verra encore des gladiateurs faire leur apparition dans des séries où ils n'ont, en principe, rien à voir, comme *Jugurtha*²⁷.

1967 – JUGURTHA, LE VENGEUR D'HANNIBAL

En 1967, d'abord dans le journal *Tintin*, ensuite en albums plus tardifs, paraît le premier épisode de la série *Jugurtha*, « Le Lionceau des sables », sur un scénario de J.-L. Vernal et un dessin d'Hermann (pour les deux premiers épisodes), puis de F. Drappier. *Jugurtha* s'inspire étroitement de l'œuvre de Salluste, *La Guerre de Jugurtha*, dans les deux premiers albums, ensuite le récit va évoluer, tournant à l'aventure mystérieuse, entrecoupé parfois d'épisodes dont l'allure est historique. Si Salluste inspire le scénariste, au point même qu'on pourrait faire une comparaison très précise entre le texte de l'historien et sa mise en images, *Jugurtha* se présente comme une sorte de contrepoint à l'histoire officielle. Âgé d'une vingtaine d'années au début d'une histoire qui va se dérouler sur un long temps à travers le monde du I^{er} siècle

27. *Les Gladiateurs de Marsia*, épisode 12, 1968.

avant notre ère, les steppes de l'Asie centrale, la Chine, l'Afrique, Jugurtha devient, peu à peu, en compagnie de Gaulois qu'il va rencontrer très vite, le symbole de la lutte contre Rome (« À Rome, le bon droit ne suffit pas », mots qui proviennent directement de Salluste) ; au point même que bien des lecteurs s'émurent de cette façon partisane de présenter Rome et de faire de Jugurtha un patriote dont la sincérité ne peut être mise en doute.

Le personnage est devenu, aujourd'hui, en Algérie, l'icône antique de la lutte contre le colonialisme et l'oppression (un peu, *mutatis mutandis*, comme Hannibal, en Tunisie). Même si son statut de héros « de gauche », comme Spartacus ou les Gracques n'est pas reconnu par l'historiographie soviétique qui lui préfère... le « plébéien » Marius ! Jugurtha, dans *La Guerre des 7 collines*, cinquième album de la série qui s'arrêtera brutalement au quinzième, avec l'aide de ses amis Gaulois, prendra même Rome, renouvelant l'exploit lointain (390 av. J.-C.) de Brennus. Dans ce monde manichéen que nous présente la BD, il y a d'un côté le héros et ses amis, de l'autre les Romains et les lâches partisans de la soumission à Rome, comme ses cousins, qu'il doit combattre et dont il déjoue les complots.

Après la prise de Rome, Jugurtha n'a plus qu'à partir, avec sa compagne Vania. Il entretient avec elle une relation érotique explicitement passionnée – une première dans la BD à l'antique –, dans des périples lointains avec, au cœur, l'espoir de créer un monde utopique où régneraient paix, amour et fraternité. On peut imaginer qu'en 1967 cette remise en cause de l'autorité romaine annonçait des temps nouveaux : ils vinrent un an plus tard...

Ainsi, en une vingtaine d'années, la BD avait illustré, de diverses manières d'ailleurs, la geste des ennemis de Rome, les Gaulois, Spartacus le Thrace et ses épigones, Jugurtha le Numide ; sans cesser pourtant d'entraîner son lecteur vers des cieux exotiques, mythiques, symboliques. Peu à peu, au fil des décennies, l'image de Rome va changer.

1951-1981 – LES TRENTE GLORIEUSES : LES DEUX ROME

La représentation de la Rome antique en BD obéit à des contraintes spécifiques. Contrairement à la littérature et au cinéma qui ont su allier les attentes d'un public adulte, cultivé pour l'une, populaire, pour l'autre, la BD, considérée, du moins en France, dès l'origine, comme un divertissement essentiellement destiné aux enfants, s'est vue reléguée dans ces journaux pour la jeunesse que j'ai déjà abondamment cités. À la fois pour relever son statut et augmenter leurs ventes, ceux-ci ont, tout au long de leur publication, tenté, dans des chroniques régulières, d'illustrer les épisodes les plus célèbres de l'histoire romaine, les plus connues étant « les Belles Histoires de l'oncle Paul », dans *Spirou*. Attirer les collégiens, c'était privilégier, on l'a déjà vu pour les Gaulois, les programmes scolaires des classes de 6^e, 5^e, 4^e, 3^e ; programmes presque entièrement tournés vers la Rome républicaine, à travers César, Cicéron, Salluste, rarement Virgile, parfois Tite Live. Les vies des hommes illustres, façon Plutarque au petit pied, sont confiées à Cornelius Nepos mais surtout au brave abbé Lhomond qui en a donné une plaisante bouillie pédagogique. L'Empire, c'est pour les classes supérieures, de la seconde à la terminale, au moment où on ne lit plus guère, à l'époque – du moins, en principe ! – les hebdomadaires illustrés.

On ne s'étonnera pas d'y voir les hauts faits des héros de la Rome républicaine l'emporter haut la main sur la chronique impériale. Sur une trentaine de récits de l'oncle Paul, parus dans *Spirou* entre 1951 et 1972, dix-neuf racontent des épisodes de la République romaine, contre sept à l'Empire, un à la Rome royale, trois à la fondation de Rome. Ainsi donc pendant vingt ans la moitié des récits de l'oncle Paul est consacrée à la République ; même chose pour *Tintin* : dans la petite douzaine de récits, parus entre 1956 et 1968, donc en douze ans, dont le sujet est Rome, huit, soit plus de la moitié, se passent sous la République. Ces récits montrent bien quelle a été avant 1970 (et la réforme Faure qui reporte les débuts du latin en 4^e) la Rome des jeunes lecteurs. Cette vision, il faut le reconnaître, reste, surtout chez l'oncle Paul, d'une objectivité de bon aloi. Ce ne sera pas toujours le cas, durant la même période : dans *Velthur le pacifique*, de Mérou et De Luca, paru, en 1959, aux éditions Bayard dont l'orientation chrétienne est très marquée, les Étrusques sont un peuple pacifique et civilisé qui lutte contre des infâmes Phéniciens, orientaux, donc sémites et fourbes par définition, cupides et esclavagistes.

De l'autre côté de la barricade, *Vaillant* publie, dans les numéros 247-265 de 1950, une adaptation de *Salammbô*. On s'étonne : le Parti Communiste n'est pas censé aimer les mercenaires ! Non, mais il chante la lutte de pauvres prolétaires trompés par ce capitaliste qu'est Hamilcar... L'ennui, c'est que le récit a été confié à R. Poïvet, qui avait, pendant la guerre, travaillé pour *Le Téméraire*, journal pour enfants dont Pascal Ory²⁸ a montré l'idéologie nazie. Il est vrai que les romanciers pour la jeunesse, comme Pierre Devaux, et les dessinateurs n'ont pas été inquiétés à la Libération pour leurs mauvaises fréquentations... La même *Salammbô*, deux ans plus tard, a été mise en images dans *Héroïc-Albums*, numéro 29. En revanche, en 1953, l'adaptation qu'en donne *Mondial Aventures*, numéro 2, confiée à un auteur qui n'a qu'une vague idée du monde carthaginois, est pleine de sensualité et de violence. Ce qui montre bien qu'il y a Antiquité et Antiquité et que, parfois, Rome n'est plus dans Rome. Car si la République reste un territoire *ad usum discipuli*, l'Empire devient un jardin des délices et des supplices, pour lecteurs avertis, comme on dit.

Tout commence par Messaline et tout – ou presque – finira par elle. Elle triomphe, entre 1966 et 1973, dans une série d'illustrés au format de poche, avec le bandeau : « bandes dessinées pour adultes ». Tour à tour Fulvia (en 1968), Poppée (en 1968-1969), Vénus de Rome (en 1971-1973), elle change de nom pour mieux déjouer la censure, mais c'est toujours elle. Pourtant ces récits sont d'un érotisme assez soft, l'information historique apparaît par instants, noyée parfois dans de déroutantes inventions (Claude y ordonne le massacre des Juifs de Rome, suite, sans doute, à une lecture hâtive de Suétone). Ils sont loin d'atteindre la crudité

28. *Le Petit Nazi illustré - Vie et survie du Téméraire (1943-1944)*, Paris 1979 ; Éd. revue et augmentée d'une préface de L. POLIAKOV, Paris 2002.

de l'image et la vulgarité du propos d'une série nommée *Les Amours de l'Histoire* dont le numéro 5 a pour titre : *Messaline impératrice*²⁹. On ne peut, en revanche, qu'admirer, le récit de M. Duveaux, dans *L'Écho des savanes*³⁰, véritable hommage au cinéma.

Car Messaline n'a qu'un rival : Caligula, que le film de T. Brass, avait porté au pinacle en 1977-1979 : trois publications érotiques, sur l'empereur du scandale, en 1982, 1983 et 1993. Le tour est fait des amours scandaleuses et des orgies palatines. Ajoutons-y une héroïne, bizarrement peu et mal représentée dans la BD : Cléopâtre. On la voit avec Antoine en 1977, mais surtout avec son imaginaire sœur jumelle, dans *Cléobis jumelle de Cléopâtre*³¹ : un récit dont la laideur de l'image fait jeu égal avec la stupidité du propos. Reste une impératrice qu'on s'étonne de trouver là : Domitia. Dans *Domitia et Domitien*³² les turpitudes de la très jeune épouse de l'empereur ne semblent pas venir d'une source historique assurée...

1981-1997 – FLAUBERT, PÉTRONE ET APULÉE : UNE AUTRE ROME

Tout a commencé, me semble-t-il, en 1981. Cette année là le talentueux P. Druillet publie le tome 1 de son adaptation de *Salammbô* (les deux autres le seront en 1982 et 1986). L'auteur s'explique sur son choix dès le début de l'album : « Pourquoi Flaubert, direz-vous ? Il me fallait un grand professionnel du "scénario" et Flaubert, c'est un grand ! Quant à ceux qui diront en regardant ma bande : "mais où est Gustave dans tout ça ?". Je leur répondrai : dans le cimetière de Rouen ! Un mètre cinquante sous terre ! Et moi je suis vivant, encore aujourd'hui du moins ! ». Plus loin rappelant que le romancier a jugé l'archéologie « probable », il poursuit, avec une certaine véhémence : « Probable, vous avez bien dit probable, et bien moi je dis SF, mon probable à moi, mec de 1980, dessinateur de science-fiction, mon langage contemporain est aussi celui du futur, alors je crois pas que Flaubert se sente trahi si j'éclaire un peu le visage de Salammbô avec un rayon laser car j'aime passionnément ce livre sublime ». Dont acte. C'est donc dans le registre de la science fiction (désormais : SF) que Druillet a raconté le roman de Flaubert, admirable transposition où la somptueuse palette du peintre fait bon ménage avec un texte inspiré d'où Flaubert est loin d'être exclu : il est cité de bout en bout. C'est là, sans doute, que se révèle la supériorité de la BD sur le cinéma. Alors que le roman de Flaubert n'a guère été gâté à l'écran, il est magnifié dans ce récit des étoiles qui, une fois la dernière page lue, fait courir vers le roman pour une nouvelle lecture ou une découverte.

C'est Apulée qu'avec ses images inimitables G. Pichard, va adapter en 1985 (le second volume, l'année suivante). Dans *Les Sorcières de Thessalie*, il illustre *L'Âne d'or* du romancier africain, originaire de Madaure. Humour, érotisme de bon aloi, élégance du ton, charme des couleurs. Une réussite que tentera, en 1999, d'égaliser M. Manara dans *La Métamorphose de*

29. c. 1975-1980.

30. Numéros 40-44, 1986.

31. *Les Amours de l'histoire*, n°4, c. 1975-1980.

32. *Ibid.* n°6, c. 1975-1980.

*Lucius*³³. Si le trait est moins suave et les couleurs moins vives, le récit de Manara est plein de poésie, peuplé de formes élégamment dénudées. On retrouve chez lui, comme chez Pichard, une connaissance intime du romancier latin et une sorte de complicité par delà les siècles qui montre l'étonnante modernité du deuxième romancier de Rome.

Quant au premier, Pétrone, quel qu'il soit, il n'a pas eu cette chance, à mes yeux du moins. En 1997, son roman « inspire » le dessinateur et scénariste Blutch, qui en donne une version BD sous le titre : *Péplum*. Certes, la crudité des images et du propos peuvent faire penser au texte de Pétrone, certes l'atmosphère est bien celle d'une Rome violente et cruelle envers les faibles. Mais c'est tout. Autant l'onirisme de Fellini, dans son *Satyricon* pouvait nous faire rêver, autant l'inspiration de Blutch risque d'avoir un effet dissuasif sur le lecteur. Lecteur qui va retrouver une Rome étrange, dès les années 2000.

2000-2016 : UNE ROME INSOLITE

La BD s'est depuis longtemps inspirée des formes nouvelles de la littérature. Elle a découvert la SF dès la fin des années 1930 aux États-Unis, le roman policier à la même époque ainsi que le fantastique. Mais il faudra attendre ces dernières années pour voir ces genres avoir droit de cité, quand il s'agit de raconter l'Antiquité.

*Le Fléau des Dieux*³⁴, est un magnifique exemple d'une SF inspirée qui raconte tout simplement l'histoire d'Attila et d'Aetia, la fille d'Aetius, à la sauce galactique. Dans un lointain empire romain galactique – qui n'est pas sans rappeler celui de la BD *Trigan* et celui du roman de SF de Van Vogt, *L'Empire de l'atome* – les Huns se sont révoltés, ils ont pillé Aquincum (on reconnaît là Aquilée) et exigent des otages pour les sacrifier à leur déesse Kerka, divinité du chaos. Ce qu'on croyait être une nouvelle guerre des étoiles va devenir, en fait, un conflit entre des dieux cruels auxquels les hommes vont tenter d'échapper. Entre Olympiens déchaînés et dieux barbares, les humains n'ont que la ressource de s'unir. Huns et Romains réconciliés vont tenter de les affronter. Intelligence du propos, beauté des images, dramatisation de l'intrigue, tout est remarquable dans cette série.

C'est dans un onirisme fantastique que se déroule *Koblenz. Marcher dans Carthage une nuit sans lune*³⁵. Le héros en est un savant, Koblenz, qui, en compagnie de la jeune Clara, arrive à Tunis et se trouve plongé dans l'histoire de la Carthage punique. Depuis sa création par Élipha/Didon jusqu'à sa destruction par les Romains. À mi-chemin entre le rêve et le thriller archéologique, une sorte d'hallucination qui, pour une fois, fait entendre le chant des vaincus. Plus archéologique, plus fantastique, moins onirique, *La Louve de Mars*³⁶ a pour héros Luca, un jeune archéologue qui réside à Rome pour préparer une thèse. Il ne sait pas qu'il est

33. Nouvelle édition « non expurgée » en 2016.

34. Écrit par V. MANGIN et dessiné par A. GAJIC, une histoire complète en six albums dont le premier remonte à 2000.

35. T. ROBIN, 2000.

36. F. PASARIN, P. WEBER, 2005.

condamné par son hérédité à prendre parti dans une lutte ancestrale. Il va se retrouver dans la Rome de Jules César, mêlé à un complot contre lui, assister à sa mort et revenir dans la Rome d'aujourd'hui. Dans *La Louve de feu*³⁷, la suite, c'est au tour de la Rome de Néron, au temps de l'incendie de 64. Dans cette BD, très séduisante, c'est l'alliance entre le passé et le présent qui charme le lecteur. Le mystère qui entoure Luca mais aussi sa façon de réagir, toujours positivement – c'est un archéologue –, le classicisme de l'image et la clarté des dialogues, renvoient à une conception déjà ancienne du voyage dans le temps et dont a bénéficié la littérature, grâce à quelques romanciers américains, comme Poul Anderson, par exemple.

Il s'agit encore d'archéologie, de crime et de mystère dans *Cassio*³⁸. L'histoire se passe en 145 ap. J.-C., sous le règne de l'empereur Antonin, une époque peu souvent traitée dans la fiction. Le riche et puissant Cassio, victime d'un complot, est poignardé chez lui par quatre assassins masqués. Deux mille ans plus tard, une archéologue italienne qui a trouvé des parchemins écrits de la main de Cassio tente, par delà les siècles, de découvrir les coupables. Peu à peu le passé resurgit. Cette enquête policière matinée d'archéologie fantastique, avec un zest de mystère religieux ne manque pas de piquant. On y découvre la Rome impériale habituelle, avec, parfois, une violence gratuite, le tout dans un dessin souvent assez fade. Mais l'intrigue est rondement menée et le mélange des genres marche bien

On ne compte plus, dans le roman, les détectives anachroniques, scribe égyptien, savant alexandrin, magistrat romain et bien d'autres encore. La BD n'a pas failli à la règle. Il faut citer la belle Salomé. Fille d'un érudit de Cirta, en Numidie, elle vit, à Rome, réduite en esclavage, sous le règne de Claude. Elle inquiète parce qu'on la soupçonne de parler avec les dieux. Elle devra, si elle veut redevenir libre, laver le fils de son maître, dont elle est éprise, d'un soupçon de meurtre. Voilà résumée l'intrigue du premier volume de la série *Salomé*³⁹ : *La Noyée du Tibre*⁴⁰. Peu de dialogues, des images fortes aux teintes sombres, une intrigue serrée et, surtout, une héroïne là où il y a tant de héros. Une héroïne qui nous change des nymphes dénudées, des matrones épanouies et des adolescentes graciles des BD sur l'Antiquité : Salomé est une femme intelligente et belle, qui tente de survivre dans le monde des hommes de la Rome impériale.

Même propos pour *Shimon de Samarie*⁴¹. Dans le premier titre : *Tu ne tueras point*, le héros, Juif élevé à Rome et juge au Sanhédrin de Jérusalem, a une position difficile. Il est Juif pour les Romains et Romain pour les Juifs (il y a quelque chose de Ben-Hur en lui). Dans la Palestine occupée des débuts de notre ère, il mène une enquête difficile sur un meurtre commis à Jérusalem. On passera sur l'improbable profession du héros et sur quelques négligences archéologiques, pour lire avec intérêt une intrigue bien menée dans un cadre imagé, d'une facture très classique. Les relations entre Rome et la Judée n'avaient été,

37. *Id.*, 2006.

38. S. DESBERG et H. RECOLÉ, depuis 2007.

39. E. PRUNGNAUD, G. PALUMBO.

40. *Id.*, 2005.

41. Série homonyme, par F. LE BERRE et M. ROUGE, 2005.

jusque là, évoquées que dans deux albums de bon aloi : *Hérode le Grand, Roi des Juifs*⁴² et, par les mêmes auteurs, *Massada*⁴³, tiré du récit de Flavius Josèphe. Avec cette nouvelle série, d'une inspiration moins historique, cette période, si souvent illustrée dans les romans et au cinéma, prend de nouvelles couleurs.

Elle revit d'une façon plus originale et quelquefois assez drôle, dans la série *Les Olives noires*⁴⁴. Le conflit judéo-romain est vu par les yeux d'un enfant qui cherche à comprendre ce monde des grands où la religion tient une si forte place et où la violence est à chaque coin de désert. L'intelligence du propos, le charme du dessin et, parfois, la gravité du ton, font de cette BD une réussite originale et sans comparaison.

SF, fantastique, polar, *fantasy*, Rome, se décline sur tous les tons et sur tous les genres. Elle cherche, dans les étoiles ou au fond de l'inconscient, un ancrage qu'elle avait perdu en abandonnant les salles de classes et les cabarets interlopes. Quelle est donc aujourd'hui son image ?

On la trouvera d'abord dans la série de G. Chaillet : *La Dernière Prophétie*, qui commence en 2002. L'auteur a travaillé avec J. Martin, puis s'est lancé dans l'excellente série *Vasco*. Il connaît bien la Rome du IV^e siècle qu'il a représentée dans un album en 1989. Son récit se passe en 394, au crépuscule de l'Empire. C'est le temps où Théodose conserve son pouvoir grâce au Barbare Stilicon devenu le meilleur défenseur de Rome, c'est le temps où le christianisme triomphant menace le vieux paganisme. Le héros, Flavien, dont la famille a été assassinée, tente, tel un nouvel Orphée, de retrouver sa bien-aimée aux Enfers. Initié au culte sibyllin, il va revivre le règne, vieux de deux siècles, de l'empereur Héliogabale. Sept prophéties ont scellé le destin de Rome, Flavien vit la dernière. Bon récit, au dessin que d'aucuns jugeront un peu académique (comme celui de J. Martin), qui met en scène deux intrigues différentes à des périodes historiques différentes. Chrétiens contre païens : les dieux s'affrontent, mais la violence n'épargne aucun camp. Reconstitution minutieuse, parfois aux dépens du cours du récit, et érudition assurée, la série de Chaillet est une remarquable réussite.

Nous sommes en 9 avant J.-C. dans *Les Aigles de Rome*⁴⁵, au temps de la campagne de Germanie de Drusus, le frère de Tibère, tous deux fils adoptifs d'Auguste. Vaincus, les Germains doivent donner des otages, parmi eux le fils du prince Sigmar, Ermanamer. Son éducation est confiée à Falco, dont le fils Marcus est du même âge. Discipline de fer et entraînement éprouvant, peu à peu, ces deux garçons que tout sépare vont devenir des amis inséparables. Certes, la beauté des vignettes⁴⁶ ne rachète pas toujours la violence du propos, voire sa crudité et, quelquefois, une vulgarité, qui se veut moderne. Mais *Les Aigles de Rome*,

42. C. MOLITERNI, J.-M. RUFFIEUX, 1988.

43. *Id.* 1988.

44. E. GUIBERT, J. SFAR, trois volumes parus depuis 2001.

45. E. MARINI, série commencée en 2007.

46. E. MARINI est l'auteur de la très belle série *Le Scorpion*.

est indéniablement une BD bien menée, qui met en scène, à une période souvent négligée par les auteurs, les premiers temps de l'Empire, deux jeunes héros prometteurs. Amis puis ennemis, comme vont l'être Murena et Néron.

Murena, série commencée en 1997⁴⁷, est, aujourd'hui, la BD la plus connue sur l'Empire romain. Elle avait été précédée, on l'a un peu oublié, par un album signé J. Dufaux et X. Musquera : *Le Sourire de la murène*⁴⁸. L'histoire se passait en 65, un an après l'incendie de Rome dont le héros, Lucius Murena, soupçonne Tigellin, le préfet du prétoire de Néron, d'être l'auteur. Disciple de Sénèque, Murena devra triompher de ses ennemis. Dans la série, les choses sont un peu différentes même si le personnage de Murena emprunte bien des traits à son double de 1988. Il est le fils de la maîtresse de Claude, qui a été assassinée sur l'ordre de mystérieux assassins qu'on devine proches des sphères du pouvoir impérial. C'est une sorte d'antihéros dont la quête n'est qu'une façon habile de raconter par le menu les dix premières années du règne de Néron (54 à 64) qui voient la mort d'Agrippine et se terminent par l'incendie de Rome. Néron est encore sous l'influence de Sénèque et Murena croit en être l'ami. Néron, personnage principal de la série, Néron dont les auteurs montrent bien l'évolution, un Néron débarrassé des enluminures sulpiciennes, un Néron qui atteint peu à peu et douloureusement l'âge d'homme. Un Néron qui, dès le tome V, va sombrer dans démesure, avant que de basculer dans la folie.

Il semblerait bien que *Murena*, malgré ses outrances et ses quelques libertés historiques, toujours signalées par les auteurs qui citent scrupuleusement leurs sources, soit la BD par laquelle pourrait s'accomplir un petit miracle : réconcilier les amis d'Alix avec ceux de Messaline, en reléguant dans leur plaine les Gaulois et dans leurs alcôves les louves du Palatin.

Avec ces BD contemporaines, la Rome antique avait (re)pris les couleurs de la fiction, sous le vernis de l'authenticité historique. En un demi-siècle, de 1946 à 1997, elle avait connu bien des avatars, elle a aujourd'hui, en cette fin d'année 2016, retrouvé les chemins du rêve éveillé.

Parente pauvre de la fiction cinématographique et, surtout, dessinée, la Grèce historique a pris, depuis une décennie, une éclatante revanche : plus de dix séries (vingt titres) qui plongent le lecteur dans les sept Merveilles du monde, le destin des oracles, la force de Sparte, ou l'épopée d'Alexandre. La mythologie flirte avec les vingt séries (quarante titres) où dominent Médée, Hercule, Jason, Thésée, Ulysse et bien d'autres encore. Du coup Rome, qui reste toujours à l'honneur, n'a plus conservé sa suprématie absolue : avec plus de trente séries, mais près de cent titres elle est presque rejointe par les deux Grèce, l'historique et la mythologique.

Certes, les grands anciens, sont toujours là : Astérix, Alix. Certes, les modernes continuent, Murena, Cassio etc. Certes, on reprend parfois les mêmes sujets : *L'Aigle et la Salamandre*⁴⁹, sur l'incendie de 64, en est un bon exemple.

47. Écrite par J. DUFAUX et dessinée par le regretté PH. DELABY.

48. 1988.

49. S. PIATSZEK, G. QUATROCCHI, A. LAPO, V. DAVIDENKO, vol. 1, 2016 ; vol. 2, 2017.

Mais que de nouveaux arrivants, parmi des auteurs dont les récits abordent des périodes et des sujets peu, voire jamais, traités ! Les III^e et IV^e siècles : *Gloria Victis*⁵⁰, *Labienus*⁵¹, *Les Ombres du Styx*⁵², *Apostat*⁵³ – enfin une BD sur l'empereur Julien, stupidement dit l'Apostat – *Centurion*⁵⁴. Le V^e, siècle avec *Stonehenge*⁵⁵, qui se passe en Britannia, en 446, sur fond de conflit religieux autour du pélagianisme ; Byzance enfin, pour la première fois : *Maxence*⁵⁶ dont l'intrigue se déroule sous le règne de Justinien et Théodora.

Mais quelquefois aussi, sur des sujets classiques, la priorité est donnée au réalisme historique ou à la recherche du pittoresque : *Thermae Romae* et *Pline*, qui raconte la vie de Pline l'Ancien⁵⁷ par exemple. *Ad Astra, Scipion et Hannibal*⁵⁸, qui suit fidèlement Tite Live. Un rescapé de la défaite de Crassus devant les Perses va se retrouver en Chine : *Da Qin*⁵⁹. On retrouve encore Carthage et les guerres puniques avec *Carthage*⁶⁰, *Les Voleurs de Carthage*⁶¹, mais le ton d'un humour un peu (trop ?) décalé. Et puis revoilà l'inoxidable Messaline : *Messalina*⁶² sulfureux, savoureux. À feuilleter les yeux fermés ! D'autres récits recherchent l'originalité, comme : *L'Expédition*⁶³ ; *Les Boucliers de Mars*⁶⁴, qui se passe sous le règne de Trajan. Comme si, devant la richesse et la surabondance des thèmes, il fallait aller toujours plus loin dans la Rome ancienne pour trouver du nouveau.

Nous arrivons ainsi au bout du voyage. Entre 1946 et 2016, la BD romanisante a changé de but et de méthode. Elle était frileuse, retranchée dans des hebdomadaires de boy-scout ou de patronage, avide de légitimation, soucieuse de braver l'aversion, l'ignorance, l'aveuglement, les réticences du monde pédagogique, où le latin régnait encore en maître absolu. Aujourd'hui qu'un pouvoir ignorant, imbécile et borné piétine allégrement notre héritage gréco-latin, la BD antiquisante a trouvé un autre souffle et se voit, malgré qu'elle en ait, dotée d'une nouvelle mission : faire découvrir, connaître, aimer, la Rome antique. Sans oublier que le savoir sans le rêve ressemble à un brouet spartiate sur lequel on aurait oublié une pincée de sel attique.

-
- 50. J. FERNANDEZ, M. GUERRERO.
 - 51. T. LAMY, C. LEGER.
 - 52. I. DETHAN.
 - 53. K. BROEDERS.
 - 54. R. D. NOLANE, Y. GOURHANT.
 - 55. É. CORBEYRAN, U. PINSON.
 - 56. R. SARDOU, C. RAFAEL DUARTE.
 - 57. Tous deux de M. YAMAZAKI.
 - 58. M. KAGANO.
 - 59. O. RICHARD, Y. WEILIN, ULLCER, G. LOFÉ.
 - 60. G. LASSABLIÈRE, F. DAVID, M. DE LUCA.
 - 61. APOLLO, H. TANQUERELLE.
 - 62. Y. MITTON.
 - 63. M. FRUSIN, R. MARAZANO.
 - 64. G. CHAILLET, C. GINE.

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES
TOME 119, 2017 N°1

SOMMAIRE

ARTICLES :

Thibaut CASTELLI, <i>La chronologie des éponymes rhodiens de la fin du III^e s. et du premier tiers du II^e s. Nouvelles hypothèses</i>	3
Aneurin ELLIS-EVANS, <i>The Coinage and History of Achaïion in the Troad</i>	25
Denis ROUSSET, <i>Considérations sur la loi éphébarchique d'Amphipolis</i>	49
Joëlle NAPOLI, <i>La stèle des saccarii iuvenes de Dyrrachium: une nouvelle figure de docker</i>	85
Jónatan ORTIZ-GARCÍA, <i>Viejo, roto y descosido: nuevos datos sobre la manufactura y uso de sudarios pintados en el egipto grecorromano</i>	99
M ^a Ángeles ALONSO ALONSO, <i>Proyección pública e integración ciudadana de los medici en la Italia romana</i>	113
Patrick ROBIANO, <i>Tous Tyriens ? Réflexions sur l'identité tyro-phénicienne dans l'œuvre de Flavius Philostrate</i>	141
Alain BILLAULT, <i>Entre rhétorique et esthétique : la poésie dans le traité Du Sublime</i>	167

QUESTIONS ET PERSPECTIVES

Claude AZZIZA, <i>L'image de Rome dans la bande dessinée (1946-2016)</i>	181
--	-----

LECTURES CRITIQUES

François LEROUXEL, <i>L'Italie républicaine est-elle encore au centre de l'histoire économique romaine ?</i>	197
Martin GALINIER, <i>Quelle colonne érigeria le peuple romain... ? » 2013, l'Année Trajan</i>	209
Tiphaine MOREAU, <i>L'Antiquité tardive sur le nuancier des couleurs</i>	223
Comptes rendus	237
Notes de lecture	381
Liste des ouvrages reçus	383



9 791030 002027

48€



ISBN 979-10-300-0202-7